

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE
DIRECTION SÉVERINE CHAVRIER

ARIA DA CAPO

COND

REVUE DE PRESSE



Aria da capo, la jeunesse sans fausse note



Donnée au Théâtre National de Strasbourg, dans le cadre du festival Musica, avant Orléans et Paris, la nouvelle création de Séverine Chavrier, *Aria da Capo*, magnifie la jeunesse bouillonnante de quatre adolescents musiciens infiniment touchants et pertinents.

Ils s'appellent Adèle, Areski, Guilain, Victor. L'un joue du violon, l'autre du trombone, un troisième du basson, elle chante et fait du piano. Ils ont tous les quatre autour de 15 / 16 ans et tiennent la scène sans s'essouffler pendant deux heures de spectacle avec une totale assurance et même une certaine incandescence. Ils sont évidemment promis à une belle carrière artistique, ne suivront probablement pas la voie du théâtre mais plutôt celle des concerts et des fosses d'orchestre. Ils se donnent quotidiennement les moyens d'y parvenir à force d'une irréductible passion et de beaucoup d'abnégation. Car c'est une solide discipline que leur réclame leur haut niveau d'apprentissage de la musique. Mais leur désir est aussi celui de vivre, de se construire, simplement et pleinement comme les autres jeunes gens de leur âge. C'est ce qu'ils ont raconté à Séverine Chavrier. La dramaturge et metteuse en scène les a écoutés et a recueilli leur parole saisissante car spontanée, décomplexée, sans fard ni filtre donc, apparemment futile et finalement bien plus profonde. Elle a construit autour d'eux la pièce *Aria da Capo* qui leur permet merveilleusement de s'ouvrir au monde comme d'ouvrir le leur.

Avec beaucoup de délicatesse, Séverine Chavrier scrute leur univers. Elle leur offre un écrin sensible, intimiste, à travers deux boîtes vitrées qui représentent un monde à soi, un espace refuge qui dit le besoin de défoulement et de protection. L'intrusion de caméras et de smartphones utilisées collectivement permet de produire en direct un film.

Loin de l'image cliché de petits virtuoses qu'adore véhiculer la société télévisuelle, **les quatre adolescents brouillent les pistes en se présentant le visage dissimulé sous des masques de vieillards aux traits creusés et fatigués** – moyen d'ironiser sur le milieu qui est le leur et dont ils se déclarent être les gardiens comme au musée –, avant de finalement dévoiler leur fraîcheur juvénile.

Ils expriment sur le ton de la confiance et de l'intransigeance leurs états d'âme, en laissant s'échapper des vagues de réflexions et d'émotions à l'emporte pièce, parfois péremptores, parfois contradictoires. Avec une évidente complicité, fruit d'une amitié réelle en dehors du plateau (le spectacle n'aurait pas existé s'ils n'avaient été aussi proches confie un des comédiens), ils jouent et composent en même temps leur propre rôle, leur propre image. Faisant bien sûr partie d'une génération hyper connectée et adepte de l'exposition de soi, par exemple sur les réseaux sociaux, ils mettent à profit leur naturel et révèlent leurs multiples facettes. C'est magnifique à contempler. Car tout ce qu'ils font est d'une grâce et d'une justesse rares tant cela paraît vrai.

Séverine Chavrier réussit à orchestrer le récit passionnant de la connaissance et de la construction de soi à travers un motif qui occupe une large place dans ses créations : la musique. Elle même pianiste, elle explore le son comme peu d'artistes de théâtre le font, d'une manière extrêmement sensible et sophistiquée. Comme dans *Les Palmiers sauvages* d'après Faulkner ou encore *Nous sommes repus mais pas repentis* inspiré de Thomas Bernhard, le matériau sonore vibre, craque, sature, détone, s'amplifie et se déforme, tout le long de la représentation, en faisant se télescoper les plus belles pages du patrimoine musical et les mots, les voix de grands maîtres et interprètes de l'histoire savoureusement moqués ou idolâtrés par les jeunes indisciplinés.

La musique occupe tout de leur quotidien. Sans se prendre au sérieux, ils y consacrent tout leur temps, toute leur vie. Ils jouent à se donner une lettre de l'alphabet et débiter à la vitesse folle de leur mémoire implacable les noms des compositeurs qui y correspondent. A leur jeune âge, les avis et les goûts sont déjà bien formés. Le romantisme sirupeux d'Elgar ? « de la chiasse » dit l'un d'eux tandis que résonnent la jolie mélodie de ses *Variations Enigma*. Ravel ? un « sur-humain » qui les épate. Monteverdi envoient l'un d'entre eux, le synesthésique Messiaen les partage entre admiration et circonspection. Entre deux considérations musicologiques, ce sont aussi les « meufs » qui occupent leurs pensées. Ils parlent d'ailleurs de sexualité dans un langage cru qui ne trahit pas pour autant leur profond sentimentalisme. Baiser une fille c'est comme une fugue de Liszt...

Se font entendre l'envie rageuse de se surpasser mais aussi le découragement lié au sentiment d'être parfois malmenés par l'autoritarisme forcené dans l'apprentissage de leur futur métier qui ne laisse pas de place suffisante à l'émancipation et au plaisir. S'exalte alors un nécessaire besoin de s'évader. **Assoiffés de vie et de faire des conneries, ils réclament le droit de profiter, de dérapper, se défoncer, d'être vraiment jeunes, cons, amoureux, désenchantés.** Oscillant entre allégresse et tristesse, prématurément habités de doutes exprimés dans une lettre écrite au vénéré Mozart, ils disent adieu à l'enfance et à l'innocence en reprenant la marche funèbre qui commence le troisième mouvement de la première symphonie de Mahler, celle qui justement prend pour thème la chanson enfantine « Frère Jacques » mais sur un mode mineur soudainement contrecarré par l'intervention d'une fête grinçante et dansante. Elle inspire sans doute l'inévitable fin d'une ère mais aussi, on l'espère pour eux, le signe d'un avenir radieux aux possibles inouïs.



THÉÂTRE Au TNS avec Musica

Double jeu enlevé



Aria da Capo. Document remis

De jeunes musiciens jouent, au TNS, leur propre rôle. Drôle, réfléchi et virtuose.

Comment vient-on à la musique ? Nous habite-t-elle à notre insu ? Surgit-elle dans un contexte particulier ? Comment s'exprime-t-elle ? N'est-elle pas exercice prenant qui vient empiéter sur la vie de ceux et celles qui la pratiquent ?

Toutes ces questions innervent *Aria da Capo*, le spectacle imaginé par Séverine Chavier, sans jamais le parasiter. Ce n'est pas une leçon de bonne pratique et de philosophie de la musique, mais un spectacle sinueux, souple, mélodieux qui va inspecter au cœur de jeunes musiciens la fibre artistique qui les innerve. Comment peut-on être musicien, telle est la mélodie de cette pièce. Vit-on sa vie différemment quand on passe son temps à pratiquer pour atteindre la virtuosité ? Dans ces journées peuplées de croches et de doubles croches, de gestes techniques et de souplesse, a-t-on le loisir de vivre sa vie de jeune adulte, avec ses doutes, ses égarements, ces pégrinations parfois interrogati-

ves ? Y a-t-il de la place pour l'improvisation tant musicale que vitale, ou l'instrument dicte-t-il le tempo du vécu ?

Sur scène, le plateau est mouvant comme l'est l'humeur des jeunes virtuoses. Se glisse dans le propos une pincée d'autodérision, de détachement, variation possible de cette aptitude à se donner tout entier pour sortir des notes mélodieuses du creux d'un instrument. On vagabonde parfois du côté du surréalisme, parfois du côté du doute, souvent du détachement, et de la capacité à rebondir quand s'incruste un mal-être ou une fausse note allégorique.

C'est un quatuor qui fait voguer le spectacle entre grand sérieux et détachement, vague à l'âme et possibles recompositions amicales ou amoureuses. Sans oublier les échappées musicales. Ces variations artistiques s'accompagnent d'auto-inspections savoureuses qui pourraient presque être transcrites musicalement en notes noires, blanches, croches, parfois pointées. Parfois, entre deux envolées musicales et verbales peuplées de mises en question, de phrases réinventées, de mots qui ne sont pas toujours ceux de tous les jours, s'infiltré une mélodie parasite qui remet en question le chemin emprunté mais duquel on voudrait peut-être s'écarter.

La pratique musicale est tout pour ces jeunes virtuoses, parfois jusqu'à l'excès. Quand ces moments de doute s'infiltrèrent, la camaraderie redistribue les partitions et la musique de la vie est bonne.

Christine ZIMMER

Jusqu'au 4 octobre au TNS. En partenariat avec Musica.



SCÈNE REPORTAGE



Doux oiseaux de jeunesse

Séverine Chavrier monte *Aria da Capo* pour le Festival Musica, au TNS et au CDN d'Orléans. Une poignante rêverie sur l'adolescence et la musique. *Transfuge* a pu assister à une répétition. PAR DOMINIQUE LINDEMANN

« **A** llez ce soir n'oubliez pas, on travaille la mélancolie ! » ; Séverine Chavrier s'adresse à ses jeunes interprètes réunis autour d'une table alors que, après plusieurs mois d'un intense travail de plateau, le dernier filage d'*Aria da Capo* commence dans quinze minutes. Adèle et Areski terminent leur Poke bowl ; Victor et Ghislain papillonnent à l'extérieur. Ils sont fatigués (c'est leur deuxième filage consécutif) mais tout le monde plaisante de bon cœur. Surprise : Areski apprend que son père est garé à l'extérieur du théâtre. Il aimerait, ce soir, voir son fils jouer. Mais la metteuse en scène s'y oppose avec une douce fermeté. Elle confiera plus tard : « ils ont créé une partition où

ils se dévoilent beaucoup, ma responsabilité est qu'ils puissent la jouer chaque soir sans danger. Sans interférences des copains, des parents ». Cela fait plusieurs mois en effet que Séverine Chavrier et ses quatre complices – des jeunes gens qui ne sont pas acteurs et veulent consacrer leur vie à la musique – improvisent et travaillent ensemble autour de ces questions : qu'est-ce qu'être un musicien classique aujourd'hui à l'heure du MP3 ? Comment concilier le sentiment de ne pas pouvoir vivre sans musique avec l'existence des bars *lounge* et de la musique d'ascenseur ? Comment vivre une telle vocation et qu'en attendre ? Comment la tisser à notre époque ? Enfin : comment travailler des heures



durant quand le désir sexuel est sans cesse aux aguets et que la vue d'une femme, parfois, donne le vertige ?

Souvenirs de rêves piétinés

Mais voilà l'heure de commencer. Pendant que les acteurs se préparent, je découvre le dispositif imaginé par Séverine Chavrier et son équipe. Sur scène trois grandes boîtes/ cages, surmontées d'un grand écran, cachent des pupitres inoccupés, une sorte d'orchestre fantôme. « Les boîtes représentent leur chambre. La chambre de l'adolescent, c'est son espace d'imagination, son espace de rêverie, son seul espace privé. L'un d'eux dit d'ailleurs à un moment : "je ne suis pas chez moi". Ça m'a beaucoup touché. Et puis ce dispositif permettait de leur éviter le travail d'acteur et donc, grâce à la technique et l'organisation de l'espace, de les protéger ».

La première scène démarre : Areski et Ghilain sont affalés sur un matelas : ils partagent leurs fantasmes érotiques. Sur l'écran, leur image, en noir et blanc. Une chose me frappe aussitôt. Leurs gestes déliés, leurs attitudes nonchalantes, le cadrage, font penser, pour leur côté erratique et élégant, à certains films de la Nouvelle Vague. La directrice du CDN d'Orléans réagit : « je vous suis assez là-dessus. Areski a un petit côté Pierre Clémenti et puis je voulais que le filmage ne rende pas la chose ultra-contemporaine, mais plus universelle. D'autant que la vidéo permet de se rapprocher des visages, ce que j'adore au théâtre ». Impression d'intemporalité qui stupéfait d'autant plus qu'on entend, en *off*, les voix de grands musiciens (Sergiu Celibidache, Gyorgy Sebok, Michel Portal, Stockhausen, Pierre Henry, Pierre Schaeffer) évoquer leur art. Et que ces quatre jeunes corps débarquent soudain affublés de masques de vieillard. On est saisi alors par le contraste entre la décontraction de leur silhouette et ces masques rigides. « Pour moi ces masques évoquent la peur, une peur consubstantielle à cette question : à quoi ressemble l'avenir d'un musicien ? Eh bien ça peut être cela : vieillir tout en continuant à rêver de jouer *Le Sacre du printemps* dans un grand orchestre. Et il n'y a rien de déshonorant à cela. Mais ces vieillards représentent aussi le silence de toutes les attentes bafouées contrastant avec le sentiment d'avoir toute la vie devant soi qu'on ressent quand on

est jeune. Ce qui me touche c'est tout ce que ces vieillards peuvent charrier de souvenirs et de rêves piétinés. Je pense, par exemple, à la scène ou Areski et Ghislain plaisantent de Schoenberg cassant les vitres de chez Stravinski. J'appelle cette scène « Los Angeles » car elle me fait penser au moment où Thomas Mann, Adorno et Schoenberg sont à Los Angeles, complètement perdus, en train de regarder une Europe dévastée. ». De la neige tombe pendant cette scène. Et en effet on est étreint à l'idée qu'un tel héritage passe ainsi dans les corps et les veines de ces jeunes gens.

Maîtres anciens

Mais ces masques raides et fantomatiques convoquent également les maîtres auxquels, plus peut-être que tout autre artiste, le musicien classique est sans cesse confronté. Des maîtres avec lesquels il entretient un rapport d'admiration et de rejet mêlés. « Ce rapport paradoxal, ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité. Oui, le musicien classique est obligé de lutter constamment. ». Sur

« Il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre »

Séverine Chavrier

le grand écran rectangulaire, alors que nos jeunes gens sont étendus sur un matelas, défile un fil Instagram imaginaire. L'occasion pour nos jeunes garçons de se moquer de Messiaen et ses admirateurs, de Zubin Mehta et ses regards concupiscent, de Samson François et son alcoolisme invétéré, etc. On pense en effet à Bernhard dont Séverine Chavrier a déjà adapté le *Déjeuner chez Wittgenstein*. Pour *Aria da Capo*, la metteuse en scène a beaucoup pensé aux *Célestes*,

« une pièce qui raconte un repas où plusieurs artistes déjeunent à côté de son idole présente sous forme de marionnette. À la fin, ils tapent sur les marionnettes avec des marteaux et finissent par écraser leur idole. Ghislain était particulièrement sensible à ce thème. C'est un jeune homme qui est capable, dans notre pièce, de prendre en charge le monde de la musique comme spectacle. *Le Naufragé*, encore de Bernhard, aurait aussi pu être très inspirant avec son récit d'un musicien qui entend Glenn Gould et qui arrête de jouer parce qu'il a rencontré l'indépassable. Je comprends cela complètement. Moi-même j'aurais pu avoir cette tentation, à leur âge... ».

Le spectacle continue, flottant, onirique, erratique, prenant. Les images s'enchaînent, se

ARIA DA CAPO
de Séverine Chavrier. Du 30 septembre au 4 octobre au TNS de Strasbourg (Festival Musica), du 21 au 24 octobre au CDN Orléans, du 12 au 15 novembre au Théâtre de la Ville-Les Abbesses, du 4 au 7 mars au Centre Pompidou à Paris.



croisent, se chassent, tantôt en couleur, tantôt en noir et blanc. Areski joue du violon, Ghislain du basson, Victor du trombone, Adèle chante. Ils fument, dansent, discutent, se marrent, s'engueulent. Des scénarios s'esquissent en filigrane ; des marivaudages. Areski et Adèle sont-ils liés par une amitié amoureuse ? Ou serait-ce Ghislain et Adèle ? Victor, lui, lit une poignante lettre à Mozart inspirée de la lettre à Brahms qu'imagina le compositeur argentin Mauricio Kagel. Le spectateur suit, touché et fasciné, ces thèmes et variations – sans fil narratif – sur la jeunesse, la musique et le désir. On mesure combien tout le spectacle repose sur le montage. « Ma méthode à moi c'est le montage, même si l'art du montage est très difficile au théâtre. Je crée des miniatures dans lesquels j'essaie que le tout soit compris dans chaque scène car j'aime que les choses résonnent entre la partie et le tout. C'est pourquoi, en tant que metteuse en scène, je dois faire des allers-retours constants entre les détails et la grande forme. ».

Le trivial et le sublime

Séverine Chavrier parle de montage. On pourrait tout aussi bien insister sur le travail de mixage requis par ce spectacle. En effet, les sons et les bruits se suivent, se chevauchent, se mêlent en une entêtante rhapsodie : blagues

de cul, langue incompréhensible (pour les plus de trente ans) des réseaux sociaux, des ritournelles au piano, au violon, au basson, des rires, des fulgurantes citations de musiciens illustres (« j'ai des imaginations qui sont plus concrètes que la salle de concert de Leipzig »

« Ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité »

Séverine Chavrier

dixit Stockhausen) et de philosophes (« la musique est en voie d'extinction » dixit Deleuze). Quand je lui parle mixage, Séverine Chavrier répond : « oui, il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre ». Trivial : ces corps d'ados avachis sur des matelas se droguant ou fantasmant de se faire sucer. Sublime : le temps infini dont ils disposent, « le temps de se raconter, le temps de vivre un temps avant d'avoir à prendre en charge sa propre vie ». Trivial et sublime : ce mélange, si propre à l'adolescence, d'énergie et de fatigue.

Alors la mélancolie, fut-elle assez travaillée

ce soir ? La metteuse en scène me répond en musicienne : « oui, mais le travail n'est pas fini. Il continuera entre chaque représentation. Le spectacle d'octobre ne sera pas celui de mars. Je cherche quelque chose de plus noir encore, quelque chose qui porte plus loin. Je cherche des choses plus suspendues parfois, un geste un peu plus long ». Belle promesse car le spectacle que j'ai vu ce soir-là résonne encore en moi...

Spectacles > Théâtre > Severine Chavrier nous parle de la création d'Aria Da Capo au TNS

THÉÂTRE



Severine Chavrier nous parle de la création d'Aria Da Capo au TNS

23 SEPTEMBRE 2020 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

*Séverine Chavrier dirige depuis maintenant quatre ans le **CDN d'Orléans**. Elle présente, aujourd'hui, sa nouvelle création, « Aria Da Capo » au **TNS**, dans le cadre de l'élégant **festival Musica**. Rencontre.*

Il y a aussi la question de se mettre en scène qui est permanente pour cette génération, et aussi de se mettre à distance par l'image. Je pose donc tous ces questionnements que ma génération vit aussi mais avec beaucoup moins d'aisance et d'immersion. Ils ont un sens du cadre exceptionnel, il y a un travail énorme du côté de l'image.

Artistiquement je travaille beaucoup avec la vidéo parce que cela permet de faire voyager le plateau : on cadre, et, tout à coup, le plateau décolle ailleurs. J'aime aussi que la vidéo rapproche les visages, les expressions... Et en même temps, dans ce spectacle, la vidéo n'est pas là pour rendre la chose plus contemporaine ; elle est plutôt là pour rendre la chose, au contraire, plus épaisse et plus universelle : les cadrages rappellent plus la nouvelle vague ; du coup, on touche à une autre adolescence qui n'est pas celle-ci, et ça permet de rendre la chose plus épaisse historiquement.

Je sais que la lumière est, pour vous, aussi essentielle, que c'est aussi une actrice. Je voulais savoir comment vous aviez pensé la lumière de ce spectacle.

Pour *Aria Da Capo*, penser la lumière était contraignant car les boîtes sont une barrière, c'est à dire qu'il faut éclairer à l'intérieur. Alors on a travaillé avec des asservis. La lumière était aussi très contrainte par l'enjeu de la vidéo. On ne peut pas avoir autant de projecteurs parce que le projecteur bouge. La lumière, c'est un peu aussi une sorte de journal de cette amitié entre deux garçons, et c'est beaucoup de temps où les adolescents sont un peu vautrés et se racontent. C'est ce temps-là où ils sont un peu affables. La lumière raconte ce temps là, la vie qui avance, l'après-midi qui passe, le soir qui tombe quand on travaille l'instrument puis la lumière baisse... Elle raconte le temps.

Le spectacle était censé naître plus tôt et, évidemment, la covid a tout bouleversé. Le spectacle aurait dû être présenté au Théâtre de la Ville en mai, et je voulais savoir si c'est le même spectacle ? Est-ce que vous avez dû modifier des choses ?

Il y a eu des questions techniques de calendrier ; moi je devais sortir le spectacle en mai avec deux semaines de répétitions avant, que je n'ai pas eues. Donc le spectacle était fini au moment où nos activités ont été interrompues. Il me restait un temps de travail qui a évidemment été impacté par ce que l'on a traversé. J'ai fait un zoom avec les comédiens, dont j'ai gardé une trace dans le spectacle parce que je trouve que c'est intéressant de voir ce que les adolescents avaient à dire sur le confinement. Curieusement, quand j'y réfléchis, on n'a pas énormément travaillé cette question, elle n'a pas non plus changé notre axe de travail. Moi je m'étais dit qu'on allait énormément travailler là-dessus mais en fait non !

Finalement c'était peut-être déjà un peu passé pour eux ?

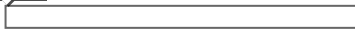
Non, c'est l'inverse ; la période du confinement est trop récente. Pour moi, il y aurait eu beaucoup à dire, en dehors de ce qu'ils avaient à dire là-dessus – parce qu'il y a des choses assez folles à dire – par exemple, soulever la question de comment jouer d'un instrument avec un masque. Toutes ces questions là sont assez drôles et donc on pouvait aussi



ARIA DA CAPO de Séverine Chavrier (création 2020)

de CDN Orléans

03:38



Quelle est la place de la musique dans ce spectacle ?

C'est un spectacle qui a la musique comme sujet, comme matière sonore. *Aria Da capo* ce sont quatre apprentis musiciens qui, plus tard, se destineront à la musique. Le spectacle parle de ce passage où se mêlent à la fois l'éveil du désir et la construction d'une personnalité musicale. Cela vient avec des tensions : à la fois l'ambition et l'anxiété de la discipline artistique ; l'injonction au travail et l'auto-discipline. Comment on arrive à travailler dans une vie d'adolescents où il y a beaucoup de sollicitations et, en même temps, comment est-ce que ça s'articule avec l'éveil du désir ? C'est un spectacle qui travaille sur ces deux axes là et donc la musique est un grand sujet du spectacle.

Cela se traduit comment ?

Il y a deux boîtes qui sont un peu comme leurs chambres d'adolescent, une surface un peu austère sur laquelle on peut tout projeter. Et, derrière, il y a une sorte d'orchestre fantôme où ils vont filmer. Cet orchestre qu'on aperçoit mais qu'on ne voit pas vraiment, auquel on accède par le film, se transforme tout au long de la pièce. Il y a des jeux de musiciens, il y a des matières ; tout à coup il y a de la neige, des fleurs, des fleurs mortuaires... C'est un orchestre fantôme qui fait pression aussi sur eux, comme ça ; c'est tout un passé, on entend des voix de musiciens... c'est tout un passé et tout un avenir, c'est un point de fuite.

Vous venez de répondre à une question que je comptais vous poser un peu plus tard sur la place de la vidéo dans *Aria Da capo*. J'ai vu des images du spectacle ; est-ce que c'est quelque chose que vous utilisez souvent, la vidéo ? Et pourquoi ?

C'est quelque chose que j'utilise souvent. Mais là c'est plus radical, là c'est un flux vidéo qui s'étend du début à la fin. Parce que, pour moi, cela correspond à une réalité de la vie des adolescents, le smartphone est la prolongation de leurs mains.

travailler sur du burlesque en les intégrant. Mais je n'ai pas réussi à les intégrer, sans doute parce que c'est encore trop tôt pour en rire.

Je vous interviewe en tant qu'artiste et en tant que metteuse en scène mais vous êtes également directrice de théâtre, vous êtes à la tête du CDN d'Orléans depuis déjà 4 ans.

Oui, et je trouve que l'on parle rarement des programmations dans leur ensemble. Par exemple, la deuxième année, la programmation comptait 80% d'artistes femmes et ça n'a pas été relevé. Je rêve d'états généraux du journalisme pour questionner le fonctionnement des nominations et la place du patriarcat dans celles-ci.

Vous avez entièrement raison ! Et pour parler du présent, comment avez-vous pensé cette saison particulière ?

Déjà, il faut rappeler que les CDN ont connu l'exemplarité quant à la solidarité vis-à-vis des équipes. Ils sont montés au créneau au national. Il y a eu un soutien sans faille aux équipes des spectacles qu'on a annulés et reprogrammés.

Après, il y a eu toute cette période durant laquelle on a dû essayer de défaire, refaire. Comment rouvrir ? Comment inventer des choses hors les murs ? J'ai commencé à répéter le 18 mai, j'ai ouvert tout de suite début juin pour pouvoir déjà offrir quelque chose, montrer qu'il y avait du travail.

Ensuite, le CDN a été partie prenante de « l'été apprenant et culturel » qui a été un dispositif d'État mis en place pour faire des choses pendant cet été. J'avais l'intuition qu'il fallait donner aux gens des temps de paroles plus long que ceux des réseaux sociaux et des médias.

Donc, tout l'automne, nous proposons une programmation dans notre salle dédiée. En effet, je partage le plateau avec deux autres structures.

Vous partagez votre lieu ?

Oui, je partage le plateau, c'est très compliqué parce que cela retire au CDN la maîtrise de l'équipe technique et la maîtrise du calendrier. En revanche, nous avons une petite salle qui nous est dédiée, que mon prédécesseur a réussi à obtenir. Aujourd'hui notre jauge est de 30 spectateurs.

Une à deux fois par semaine, nous invitons des écrivains, des intellectuels, des chercheurs. On travaille avec Les Voix d'Orléans qui a été aussi annulé et que nous reportons. J'ai fait « des voyages d'hiver » : chaque saison, dans ma programmation, il y a un temps où j'invite au piano – je suis pianiste – à improviser avec moi, des vidéastes, acteurs, musiciens, circassiens... Nous offrons un temps d'improvisation gratuit au public. Tous ces événements là sont gratuits, ce qui permet d'alterner entre artistique, littérature,

intellectuel dans une ambiance très conviviale pour que les gens reprennent le chemin du spectacle.

Il y a **Tanguy Viel** qui est associé au CDN pendant 6 mois pour faire une résidence d'écriture. Donc lui, par exemple, il lit les étapes de son roman, on suit son travail et il a quelques cartes blanches où il invite des écrivains ; par exemple, il avait invité Arnaud Bertina, avant la covid, pour discuter de la question de la place de la fiction. Là, on a aussi Camille Laurens qui vient parler de son nouveau roman ; puis ensuite Laélia Veron qui est sociologue, et j'ai envie de montrer aussi des médecins, des économistes, montrer qu'il y a des gens au travail. C'est aussi travailler avec des forces vives !

Nous devons ouvrir la saison avec un international japonais mais ce spectacle est annulé et reporté. Finalement c'est *Aria da capo* qui ouvrira la saison en Octobre.

Avez vous eu d'autres idées qui sont nées pendant la période ?

Moi je pense que, dans les spectacles, il faut travailler sur les entrées de salle comme elles sont plus longues. Je vais demander aux artistes de voir s'ils n'ont pas des idées pour travailler autour de la question de cette entrée de salle.

Je pense qu'il faut travailler le moment des sorties de salle. Dans mon travail, je m'intéresse à ce qui se fait ailleurs et j'ai voyagé cet été dans les festivals et, souvent, quitter la salle se fait en urgence. Il n'est pas question de laisser l'œuvre résonner.

Ce sont des questions très pragmatiques qui se posent : avoir une billetterie totalement numérisée pour pas qu'il n'y ait de billets, pas de brochures dans le hall... Après, je reste persuadée qu'une salle est moins anxiogène qu'un train. Donc je n'ai pas trop d'inquiétudes. Le masque nous met face à l'œuvre dans une solitude.

Le spectacle viendra à Paris ou pas d'ailleurs ?

Oui il vient deux fois à Paris, il vient du 12 au 15 Novembre au Théâtre de la Ville et du 4 au 7 mars au Centre Pompidou.

Informations pratiques

Du 30 septembre au 4 octobre au TNS dans le cadre de Musica. **Informations et réservations**

Visuel : © Alexandre Ah Kye.

MUSICA

SÉVERINE CHAVRIER

TNS

Partager cet article avec vos amis

Facebook

Twitter

Email

Plus d'options... 1

< L'agenda cinéma de la semaine du 23
septembre

De nombreux artistes s'élèvent contre
la mise en détention du réalisateur
Hajooj Kuka >

Amelie Blaustein Niddam

C'est après avoir étudié le management interculturel à Sciences-Po Aix-en-Provence, et obtenu le titre de Docteur en Histoire, qu'Amélie s'est engagée au service du spectacle vivant contemporain d'abord comme chargée de diffusion puis aujourd'hui comme journaliste (carte de presse 116715) et rédactrice en chef adjointe auprès de Toute La Culture. Son terrain de jeu est centré sur le théâtre, la danse et la performance. amelie@toutelaculture.com

Articles liés

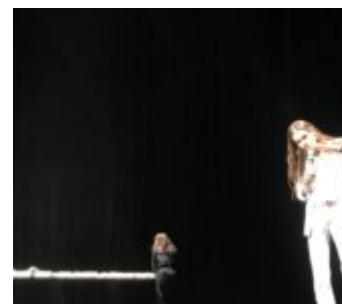
< >



Severine Chavrier nous parle
de la création d'Aria Da Capo
au TNS



L'invité (pas) classique de la
semaine : Stéphane Roth,
directeur du Festival Musica



« Le grand dégenrement »
clôture festive pour le Fe
Musica

Publier un commentaire

Votre adresse email ne sera pas publiée.



ado ré mi fa sol

Excitant spectacle en forme de subtiles variations autour d'un même thème, l'adolescence, *Aria da capo* de Séverine Chavrier est le fruit d'un partenariat entre Musica et le TNS.

Par Hervé Lévy
Photo de Louise Sari

Au Théâtre national de Strasbourg, du 30 septembre au 4 octobre
tns.fr
festivalmusica.fr

Après sa mise en scène des *Palmiers sauvages* de Faulkner présentée en 2019, Séverine Chavrier est de retour au Théâtre national de Strasbourg pour *Aria da capo*, dont le titre fait référence aux airs caractéristiques de l'opéra baroque permettant aux chanteurs de laisser éclater leur virtuosité avec une intense liberté. Pour la directrice du Centre dramatique national d'Orléans / Centre-Val de Loire, il renvoie plus précisément aux *Variations Goldberg* de Bach, évoquant « l'idée du début d'une boucle qui ne serait jamais bouclée, qui serait l'adolescence. Un temps long et répétitif, un magnifique piétinement avant le grand saut. Chaque scène, est une sorte de miniature, qui pourrait contenir le spectacle entier, une variation autour du même thème », résume-t-elle. Sur scène quatre jeunes musiciens, élèves ou anciens du Conservatoire de la cité du Loiret : formé par la chanteuse Adèle Joulin, le violoniste Areski Moreira, le bassoniste Guilain Desenclos et le tromboniste Victor Gadin, ce quatuor bouillonnant de sève narre un âge où l'on est pas sérieux. Ou bien ? Coécrit avec les interprètes qui tenaient un carnet de répétition dont sont issus nombre de dialogues, le spectacle est le récit de leurs jeunes existences, un « plan en coupe de leur

quotidien, un journal de leurs ébats espérés ou ratés », résume la metteuse en scène.

Cette exploration douce-amère de l'adolescence emporte l'auditeur de discussions crues en réflexions sur le désir, interroge la grande affaire qu'est l'amitié avec toutes ses ambiguïtés, mais aussi le sens à donner à son existence en rapport avec une pratique professionnelle exigeante... Ces questionnements sont portés par une bande-son hétérogène faite de toutes les musiques qui traversent les différents protagonistes, de Beethoven au rap, de la soupe R'n'B des tubes planétaires aux sonorités savantes. En contrepoint des boîtes vitrées figurant l'intimité oppressante des chambres où se nouent les existences, est installé un poétique « orchestre fantôme ». Pour Séverine Chavrier, il s'agit d'une « échappée spatiale et temporelle, un autre monde en voie de disparition, en résonance avec les voix off de musiciens absents. J'aime que cet orchestre sans musiciens, travaillé par quelques signes d'une présence humaine, apparaisse en film comme un off mental, comme un lieu d'attente ou de repli qui symboliserait aussi bien l'anonymat du groupe que le spectre de la grande musique symphonique. » ■

**STRASBOURG** Au TNS avec Musica, du 30 septembre au 4 octobre

Comment être musicien ?

Avec Aria da Capo, Séverine Chavrier donne la voix à de jeunes musiciens. Notes d'introduction.

Séverine Chavrier, metteuse en scène, musicienne, directrice du Centre dramatique national (CDN) Orléans/Centre-Val de Loire, voulait travailler avec des adolescents. Elle a sauté le pas avec *Aria da Capo*, pièce autour d'un quatuor. Areski, Guilain, Adèle et Victor n'ont pas dix-huit ans et jouent leur propre rôle d'apprenti musicien au Conservatoire d'Orléans ou ailleurs. Le spectacle répond à un certain nombre de questions que se posait l'artiste : « comment est-on musicien classique dans le monde d'aujourd'hui ? Comment est-on musicien à quinze ans ? Com-



Jouez ! DR

ment vit-on sa jeunesse avec cette pratique en partie solitaire, si difficile et exigeante » ?

L'artiste avait en tête son propre parcours musical, avec ses heurs et ses malheurs, voulait confronter cette expérience personnelle à la jeune génération. Elle a découvert que le désir était « la question centrale de leur vie ». « Cette attention pour cet éveil du désir qu'est cette longue attente de l'adolescence est au cœur

de notre travail. Puis vient la question de la musique, comme monde du spectacle, comme apprentissage, comme exigence, comme absolu, comme passion, comme inatteignable ». « L'amitié est aussi fondatrice et cruciale à cet âge, comme émancipation, reconnaissance, passion, baromètre de ses émois ».

Pour faire advenir cette création au plateau, les jeunes acteurs et actrices ont tenu un journal de répétition. « Chaque jour, ils devaient raconter ce qu'ils avaient vécu. La force de leur amitié a aussi contribué au fait qu'ils ont réussi à se livrer comme ils se livrent. Et un travail d'improvisation. Pendant la pause, ils se parlaient, puis ils devaient rejouer quelque chose de leurs discussions sur scène. J'ai travaillé le dispositif technique pour qu'ils

puissent être des acteurs, sans passer par un apprentissage de la scène. Pour moi, ils ont toujours été des artistes à part entière ».

Le titre de la pièce fait référence aux Variations Goldberg qui s'ouvrent, explique encore la metteuse en scène dans sa note d'intention, sur Aria da capo. « Au-delà du clin d'œil, il y avait peut-être l'idée du début d'une boucle qui ne serait jamais bouclée, celle de l'adolescence. Un temps long et répétitif, un magnifique piétinement avant le grand saut. Chaque scène est une sorte de miniature, qui pourrait contenir le spectacle entier, une variation autour du même thème.

CZ

Du 30 septembre au 4 octobre.
Salle Gignoux au TNS. En partenariat avec Musica.